

## André Gide devant la souffrance

---

André Gide répugne trop à rattacher, même obscurément, la souffrance à l'idée de rachat ou d'élévation pour qu'il soit question de l'annexer « d'office » au dolorisme dans ce que celui-ci a de plus spirituel. Au point de vue littéraire, pareille tentative serait déjà moins scabreuse puisqu'on lit dans son *Dostoiewsky* ces phrases significatives : « A l'origine de chaque grande réforme morale, si nous cherchons bien, nous trouverons toujours un petit mystère physiologique, une insatisfaction de la chair, une inquiétude, une ANOMALIE... Mahomet était épileptique, épileptiques les prophètes d'Israël, et Luther et Dostoiewsky. Socrate avait son démon, saint Paul la mystérieuse « écharde dans la chair », Pascal son gouffre, Nietzsche et Rousseau leur folie ». Encore est-il qu'il n'a pas fort insisté là-dessus.

Mais là, par contre, où nous le reconnaissons tout à fait comme un des nôtres, c'est dans le terrible sentiment de la souffrance qui s'est mis à l'oppresser sans relâche une fois qu'il eût perçu la grande pitié des hommes. Dès 1925 (Voyage au Congo), profondément ému par les abus et les horreurs du colonialisme qu'il avait pu constater sur place, il s'indigna avec vigueur contre les mille et une formes de la misère générale, déclarant, par exemple, en Février 1932, après le spectacle d'un film documentaire sur le Cameroun : « Je sors de là dans un véritable état de détresse morale. Malheureux êtres qui n'existent que pour souffrir, n'ont même aucune idée d'un état meilleur ; qui ne peuvent se résigner à vivre, comme on se résigne à mourir !... »

Cette compassion universelle, on le sait, mena Gide au communisme (Peu importe où conduit la révolte. L'essentiel est de quitter le pays de Tiédeur...). Voici en quels termes — le 23 janvier 1935, lors d'une controverse établie entre Mauriac, Massis, Maritain, G-Marcel, etc., et lui-même — il expliquait sa « conversion » : « Ce qui m'a fait venir au communisme, et de tout mon cœur, c'est que la situation qui m'était faite dans le monde, cette situation de favorisé, me paraissait intolérable... Je m'en tiens à ceci : que je ne puis admettre une barque où quelques-uns seulement trouvent abri. Et si encore il m'était permis de penser que ces quelques-uns sont, du moins, les meilleurs ?... Ce qui m'indigne le plus, c'est qu'il y en ait qui viennent me dire : « De quoi vous plaignez-vous ?... Avouez

qu'on y est fort bien, dans la barque !... » Et, parbleu, ceux qui n'y sont pas le pensent aussi... »

Se refuser à être « bien » quand d'autres sont « mal », n'est-ce pas là le propre de l'algique ?... Toutefois, il y a mieux, et plus subtil... C'est, dans ses *Pages de Journal*, le magnifique morceau où il développe l'insuffisance du cœur à concevoir la souffrance d'autrui tandis qu'il exalte l'imagination qui seule permet une telle représentation, (et là nous sommes dans le dolorisme le plus authentique, le plus « textuel », dirai-je) : « Il est des jours où j'aurais du mal à maintenir en moi l'idée du bonheur ; je ne le pourrais que d'une manière factice ; et même cette résolution d'être heureux me paraît alors assez impie. Trop peu de gens peuvent encore atteindre au bonheur... » (Quel étrange écho au sermon de Massillon sur l'aumône — Carême de 1701 — : « Et certes dites-moi pendant que les villes et les campagnes sont frappées de calamités, que des hommes créés à l'image de Dieu et rachetés de tout son sang broutent l'herbe comme des animaux, et, dans leur nécessité extrême, vont chercher à travers les champs une nourriture que la terre n'a pas faite pour l'homme et qui devient pour eux une nourriture de mort, auriez-vous la force d'y être le seul heureux ?... »). Gide poursuit : « Certains auraient encore le cœur suffisamment tendre, qui manquent d'imagination au point de ne pouvoir se représenter, fût-ce faiblement, les souffrances de ceux qui ne sont pas tout près d'eux. Ce qui est lointain ne leur paraît plus réel, et ils lisent les descriptions de ces détresses du même œil que les récits d'horreurs des temps passés. Cela ne les touche pas. Un habile romancier saurait mieux les émouvoir ; il y a dans leur sympathie pour des infortunes imaginaires quelque complaisance flatteuse ; la connaissance des douleurs réelles ne fait que gêner. Ils pensent : Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?... et, dans la certitude de leur impuissance à secourir, trouvent une permission de repos. Quant à se sentir, par leurs opinions mêmes, quelque peu solidaires des oppresseurs et des bourreaux, cela ne leur vient point à l'esprit. Evidemment ils sentent et se disent que, s'ils vivaient dans ces pays où ces abominations se produisent, ils seraient, eux, du bon côté. Et n'est-ce pas parce que je me dis que je serais de l'autre, que ces récits m'émeuvent à ce point ?... Ce n'est pas du tout que je me sente plus « humain » aujourd'hui que du temps où l'on ne trouvait trace de ces préoccupations dans mon œuvre. Simplement j'avais souci de leur en interdire l'accès, estimant qu'elles n'ont rien à voir avec l'art. Mais comment oser encore parler d'art, aujourd'hui. Plutôt cesser d'écrire, que taire ce qui surtout gonfle mon cœur. »

Or, on l'a vu n'est-ce pas, « ce qui surtout gonfle son cœur », c'est l'intense « réalisation » en lui de toutes les douleurs humaines.

284

Cela nous le rend d'autant plus cher, d'autant plus proche, et nous fait nous associer pleinement à François Mauriac qui, voici deux ans, lui disait : « Nous vous restons fidèles et continuons à vous aimer malgré tout, parce que toute votre vie vous avez été quel- qu'un d'offert... »

J. T.



## IMPLORATION NOCTURNE

Il pleut sur mes Douleurs crépusculaires  
Une averse d'or et de sang mêlé  
A l'angoisse des processions claires  
Du jour mesuré qu'en vain j'appelai.

Mauvaise Nuit de signes constellée  
Qui présagent mes illustres adieux,  
Soyez propice à ces plaintes voilées  
De tendres chairs que meurtrissent vos yeux.

Pâlissez vos doigts d'une manne vierge  
Afin d'écartier hors de mon regard  
Le volage cœur des nocturnes cierges  
Assemblant les ténèbres du départ.

Que le désert de ces lèvres acides  
Où germe la soif loin de l'oasis,  
O Nuit, fasse calme et presque lucide  
La Peur que je poursuis en vous aussi !

Où vous dialoguez, Nuit, avec mes sœurs,  
Pour implorer des étoiles croissantes  
Mais je sais que l'heure est bien malfaisante  
L'apaisement des sereines Douleurs ;

Et pleurant sur vos subtiles présences  
Le jour futur qui me fuit pour jamais  
Je gonflerai la voile des souffrances :  
Et je veux mourir d'avoir trop ramé.

RAYMOND POULET.